



LA COURTISANE EN BLEU

JEAN-CHRISTOPHE DELPIERRE

Jean-Christophe Delpierre

La Courtisane en bleu

© Jean-Christophe Delpierre, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0972-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Toscane

été 1600

L'ombre des ruelles gardait la fraîcheur de l'aube.

À Sienne les passants marchent du même côté de la rue, suivant la position du soleil qui inonde de chaleur les pavés noirs de la chaussée.

Fillide¹ Melandroni a presque envie de sautiller sans marcher sur les interstices, comme elle le faisait petite fille dans cette même rue neuf ans auparavant. Aujourd'hui elle ne peut se permettre de jouer, c'est une femme à présent et ce ne serait pas convenable dans le rôle qu'elle tient parmi la noblesse toscane. Et puis elle ne veut pas risquer de froisser sa robe en soie bleu nuit, dont elle est si fière en remarquant l'admiration des femmes qui se retournent sur elle, se doutant qu'elle est une courtisane.

Tôt ce matin, un perruquier est venu la coiffer à la mode des anciennes patriciennes de la Rome antique, nouant dans son chignon une cordelette dorée tout en laissant quelques mèches de ses longs cheveux bruns s'échapper sur son cou.

Elle sent en marchant la caresse de ses boucles et sourit en pensant à la petite fille qu'elle était et à la tête que celle-ci ferait en la croisant ce matin.

Elle avait dix ans alors et ne portait pas de robe en soie ; elle allait pieds nus dans Sienne, cheveux dénoués au vent, quêtant ici ou là un fruit ou un biscuit en sautant d'une dalle à l'autre. Aujourd'hui elle arbore un sourire effronté en regardant les gens dans les yeux, fière du regard qu'ils lui portent.

La voici devenue une femme de dix neuf ans, pleine d'assurance, qui revient dans la ville de son enfance pour assister aux festivités du fameux Palio, la traditionnelle course de chevaux qui fait sa renommée depuis un siècle. Son protecteur, le comte Stefano Grasci, y possède un palais dont les balcons donnent sur la piazza del Campo où se déroule le spectacle. Elle profite de cette faveur pour applaudir aux exploits des cavaliers et de leurs montures.

Née à Sienne, elle n'a pourtant jamais assisté au Palio qui embrase toute la ville chaque année, sa piètre condition lui interdisant de participer à une telle fête. Elle ne voyait que le crottin des chevaux qu'il lui fallait ramasser après la course pour le vendre ensuite comme engrais aux paysans.

Jamais elle n'aurait rêvé être aux premières loges, enviée par les autres spectateurs d'avoir un tel privilège. Ce matin à l'aube elle a assisté à la bénédiction d'un cavalier et de sa monture dans une église, et avant la course elle a contemplé depuis le balcon le défilé chamarré des contrades, ces confréries qui régissent les quartiers de la ville, admirant les costumes de leurs ambassadeurs et les étendards aux armes de leurs mascottes emblématiques : la louve, le dragon, le porc-épic, la panthère, la girafe...

Elle s'étourdit aux sons des tambours, des trompettes et des cloches qui retentissent dans tout la ville, se mêlant aux cris des passants qui courent en tous sens en s'apostrophant gaiement. Elle manque de tomber, prise dans les plis d'une bannière qu'un jeune homme en costume brodé a malicieusement fait glisser sur son visage. Il la retient par le coude. Son regard intense et son sourire éclatant lui font battre le cœur un instant. Il caresse furtivement sa joue et se fond dans la foule.

Elle se sent libre et heureuse et respire à pleins poumons le vent chaud de juillet.

Les parfums enivrants des lauriers se mêlent aux odeurs de cuir et de sueur des chevaux dont les sabots sonnent sur la pierre.

Elle vibre au tumulte des cris de la foule encourageant les dix chevaux lancés mors aux dents pour trois tours de la place, montés sans selle par des cavaliers intrépides risquant tout pour leur contrade. En quelques minutes c'est l'écuyer de

La Louve et son fougueux alezan qui ont gagné et que toute la foule acclame. Ce soir, elle sera aux côtés de son amant au banquet de gala qu'il donnera, parmi les nobles et les riches marchands toscans.

Pendant un an le quartier du vainqueur sera pavoisé aux couleurs de la contrade de la Louve avec son oriflamme noir et blanc bordé d'orange, et tous ses habitants, qu'ils soient pauvres ou riches, le bottier et le banquier, le boulanger ou l'apothicaire partageront pareille fierté.

Les nobles qu'elle côtoie ne connaissent pas ses origines pauvres, son enfance dans la pièce minuscule qu'elle partageait avec ses parents dans une soupente de la via Ovale. Elle sourit. S'ils savaient que la fière Fillide Melandroni qui lève son verre en vermeil à la santé du champion, est une enfant du même quartier que lui...

Car par le quartier de sa naissance toute personne originaire de Sienne est affiliée à une contrade jusqu'à sa mort. C'est un signe de reconnaissance, d'appartenance à une communauté, qui ne s'achète pas et qu'on ne peut perdre.

Personne ne sait qu'elle a dû quitter Sienne à l'âge de onze ans, après la mort de son père et que pour éviter la famine et la peste, sa mère l'a entraînée à Rome. Fillide insista pour emmener son amie orpheline, sa chère Anna Bianchini, voisine de la via Ovale avec qui elle partageait les chagrins et les maigres joies de l'enfance.

Les deux filles, inséparables, allaient connaître un destin commun, la prostitution, dès l'âge de douze ans. Anna se résignerait à sa médiocre condition, tandis que Fillide ferait tout pour se hisser au-dessus de la misère.

Dès son adolescence elle avait compris qu'une prostituée romaine n'épousera jamais un prince, mais apprit vite à se servir des faiblesses de ses clients, à satisfaire leurs désirs sans s'avilir, en leur prenant l'essentiel : l'argent.

Une ombre passa dans ses yeux alors qu'elle regardait la foule en liesse porter le cavalier triomphant dans les rues en fête ; elle pensait à son amie Anna, restée à Rome, ne voulant pas suivre Fillide dans ce voyage à Sienne.

— Je ne veux plus rien de cette ville, j'ai oublié qui j'étais. Maintenant je suis chez moi à Rome et j'y reste. Quelle drôle d'idée d'accompagner ton comte à Sienne, lui avait-elle reproché d'un ton amer.

— Ce n'est pas si drôle, tu sais, avait rétorqué Fillide, c'est un moyen de gagner de l'argent et de me faire des relations dans la noblesse toscane, ça me servira un jour.

— Un jour ? Mais tu seras morte avant d'avoir atteint ce fameux jour !

Chapitre 1

Le Trastevere

1592, huit ans plus tôt

Quand on est une fille de onze ans à Rome et qu'on vit dans le Trastevere, le faubourg marécageux bordant le Tibre, on ne rêve pas de devenir une élégante, comme celles qui se pavanent Piazza Navona le soir, ni une de ces mammas qui traînent leur panier au marché de Porta Portese, ni une domestique balayant le porche des belles maisons... On ne rêve de rien d'autre que de manger, de ne plus avoir froid, et de dormir sans crainte.

Se laver ? On verra demain, si on est encore en vie.

Accompagnée de sa mère et de son amie Anna, Fillide était arrivée à Rome un mois plus tôt après un périlleux voyage à pied depuis Sienne. Comme elle regrettait sa Toscane au ciel pur ! Ici le soleil paraît sale, tant la brume qui monte des abords du fleuve est dense. Dans ce quartier du Trastevere, même en évitant les flaques saumâtres, on est toujours mouillée, collante de boue. Comme c'était bon de marcher sur de la terre sèche et chaude, de sentir les parfums des oliviers, le chant des cigales... Ici il n'y a que des bruits qui font peur, des cris, des insultes, des odeurs d'ordures que le vent ne peut chasser.

Après quelques jours effrayants à errer dans les bas-fonds sa mère avait trouvé l'adresse de Stefania, une lointaine cousine qui tenait un bordel, la casa Gialla, près d'une caserne en plein cœur du Trastevere.

Dans ce labyrinthe de ruelles sombres, étroites et sans trottoirs, la piazza dell'Olmo où se trouvait la caserne semblait une clairière au milieu de la forêt. L'air y circulait, plus léger, on pouvait voir le ciel au-dessus des toits et l'on entendait à proximité les jets d'eau d'une fontaine jaillissante.

Stefania cantonna sa mère aux tâches les plus dures, et cette femme déjà malade n'endura pas longtemps de transporter des seaux d'eau toute la journée, nettoyer les immondices de la cour, supporter les réprimandes des prostituées et de la patronne, et les nuits passées avec le cheval sur la paille humide de l'écurie.

Elle mourut un matin plus froid que les autres, et fut jetée à la fosse commune.

Les deux filles ravalèrent leurs sanglots et Stefania tendit à Fillide le balai de sa mère, deux seaux en bois à Anna et les toisa d'un ton méprisant.

— Si vous voulez rester, il va falloir vous bouger les fesses ! Mais avant de vous en servir au lit, commencez par nettoyer ! Pour le reste on verra plus tard si on peut faire quelque chose de cette paire d'orphelines maigrichonnes !

Très vite les deux filles se firent accepter par les prostituées, dont certaines étaient à peine plus âgées qu'elles. Elles leur étaient utiles, les aidaient à s'habiller, allaient au lavoir à leur place et se rendaient complices de petits larcins qu'elles faisaient subir à leurs clients. Gabriella, une sicilienne de seize ans les avait prises sous son aile. Toujours gaie et souriante elle séduisait son monde sans être vraiment belle, s'habillant toujours de couleurs vives et nouant ses magnifiques cheveux noirs dans des foulards chatoyants. Elle leur apprit à prendre un peu soin d'elles, à se peigner comme il faut, Anna la rousse et Fillide la brune. Elle se sentait responsable des deux petites et elles le lui rendaient bien, lui témoignant l'affection qu'elles auraient donnée à leurs mères.

On l'entendait chanter toute la journée sauf quand elle avait un client, et encore, elle trouvait toujours le moyen de fredonner !

Elle leur apprenait des airs de son pays, auxquelles elle mêlait des jeux de mots lestes et des sous-entendus obscènes qui provoquaient des rires dans toute la casa Gialla, chez les filles comme chez les soldats qui formaient l'essentiel de la clientèle.

Corses pour la plupart, ils vivaient à la caserne proche. Leurs familles avaient quitté l'île où régnait la famine en espérant trouver ici un monde meilleur. D'abord éparpillés dans divers quartiers de Rome, ils avaient vite compris qu'ils n'étaient pas bienvenus et furent obligés de traverser le Tibre avec interdiction de circuler dans la ville. Au Trastevere ils avaient trouvé une seconde patrie, en se rassemblant autour de plusieurs églises, de fontaines et de places qui

devinrent plus Corses que Romaines. D'un caractère farouche ils n'hésitaient pas à recourir à la violence pour se faire respecter, et la milice qu'ils formaient, armée et dotée de chevaux était crainte jusqu'au-delà du Tibre.

Certains soirs d'été, quand la chaleur quittait les antiques pavés des rues, au moment où le tumulte de la ville s'estompait on pouvait entendre leurs chants s'élever, sombres et vigoureux. Entre le pont de Ripa et la basilique San Crisogono des groupes se formaient, par clans ou par villages d'origine, et leurs mélodies pénétraient dans les cœurs les plus endurcis du Trastevere.

— Ce soir, c'est Sampiero Ceccaldi qui chante pour la Madone ! s'émerveilla Fillide en reconnaissant de loin une voix rauque. Elle entraîna Anna vers la place San Calisto éclairée par des torches enduites de poix enflammée. Au fil des soirs elle se souvenait des chanteurs et leurs voix chaudes. Elle qui gardait son sourire espiègle sous les coups de Stefania, était capable de verser des larmes en écoutant ces sons envoûtants qui la plongeaient malgré elle dans une mélancolie étrange, à la fois triste et rassurante. Elle se laissait envelopper par le chant sans comprendre les mots, doux et graves comme des prières, et sursauta quand son amie lui pinça le bras en la grondant.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas pleurer comme une gosse ! C'est juste des chansons !

— Laisse moi encore un moment, c'est si doux d'être un peu triste... Tu n'as jamais envie de rêver sans penser à rien ? Écoute la chanson comme elle monte au ciel.

— Sûrement pas ! protesta Anna, moi ça me met en rage d'entendre chanter alors que je pense à toutes les saloperies de la journée. Et à celles de demain ! Allez, viens, il faut dormir un peu avant que la vieille nous réveille à l'aube ! Fillide se laissa faire, regrettant de quitter cette place où les familles se retrouvaient, les enfants tenant leur mère par la main, leurs yeux brillant à la lueur des torches. Elle retrouva son sourire en serrant son amie dans ses bras.

— Dis, on reviendra demain soir ? On grimpera sur la fontaine, on écouterà les chansons et je te dirai les noms des étoiles.

— Pffft, Fais pas ton intéressante, tu les connais même pas les étoiles !

— Si, c'est Michele², un ami de Gabriella, qui m'a montré Vénus, la lune et